

excellence le moyen de développer leur intelligence, en exerçant toutes leurs facultés, moyen dont n'approcheront jamais les leçons faites sur des livres, et encore moins les récita-tions de pages ou de chapitres appris par cœur. Pourquoi donc n'y a-t-on pas recours plus souvent ? C'est que dans beaucoup d'écoles on regarde encore ces causeries comme une manière de perdre le temps ; c'est, paraît-on croire, du temps employé au détriment de la science proprement dite, c'est-à-dire du savoir dont les enfants peuvent faire preuve un jour d'examen, en présence d'un interrogateur inexpérimenté, qui se paie de mots, et qui prend pour une véritable instruction, la répétition machinale mais imperturbable de définitions, de règles et de formules, tout au plus bonnes à témoigner de la mémoire de l'élève, mais sans profit pour son esprit, parce que le plus souvent il les a apprises sans les comprendre.

C'est aussi probablement par défaut d'habitude : les maîtres ne se lièrent pas à ces causeries, parce qu'ils n'en ont pas l'habitude ; comme ils ne s'y sont point exercés, ils ne commencent pas, parce qu'ils les croient beaucoup plus difficiles que les leçons ordinaires. Rien n'est moins exact. Que faut-il en effet dans ces causeries ? Parler de ce qu'on sait, et pas autre chose ; rien à étudier, rien à apprendre soi-même. Le maître le moins instruit en sait infiniment plus qu'il n'est nécessaire pour apprendre aux enfants une foule de choses, et surtout pour exercer leur intelligence, pour leur apprendre à réfléchir, à observer, à juger, à comparer, à découvrir ce qu'ils ignorent à l'aide de ce qu'ils savent déjà, à déduire les conséquences des faits observés, ou bien à en rechercher les causes.

Sans doute, les maîtres qui ont le plus l'habitude de ce genre d'exercice, y réussissent mieux que d'autres ; mais elle s'acquiert très-aisément, le tout est de commencer. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs : les enfants y mettent du leur autant que nous-mêmes. Le plus souvent ils sont nos propres guides, et leurs réponses, même lorsqu'elles sont entachées d'erreurs, nous indiquent quelles questions nouvelles nous devons leur adresser.

Mais, pourrait-on nous demander, quel peut être le sujet de ces causeries ? Tout et rien ; c'est-à-dire, rien de précis, de déterminé, aucun objet de préférence à un autre ; mais tout ce qui se présente à nos yeux, tout ce qui nous tombe sous la main : une plume, une épingle, un caillou, un clou, une graine, un ustensile, une plante, un animal, notre corps et ses parties, la pluie et le beau temps, les phénomènes du jour et des saisons, les travaux des champs, les événements de la vie. En d'autres termes nous avons devant nous un champ illimité, où nous pouvons nous mouvoir en toute liberté. Il suffit de parler des choses qu'on connaît, et dans chacun des sujets qu'on choisit, de s'en tenir à ce qu'on sait ; en se renfermant dans ce cercle, il en restera toujours assez à apprendre aux enfants. Il faudrait plutôt craindre d'en vouloir trop dire, et d'épuiser en quelque sorte un sujet en parlant de tout ce qu'il comporte ; car on arriverait presque infailliblement à dépasser la portée de l'intelligence d'une bonne partie des enfants.

Une seule chose importe dans les exercices de ce genre : ce n'est pas ce qu'on apprend directement aux enfants, mais ce qu'on les met en état d'apprendre, par l'usage qu'on leur enseigne à faire de leurs facultés. Les habituer à exprimer des idées justes ; et lorsqu'il leur arrive de se tromper, les exercer à reconnaître leur erreur, à en découvrir eux-mêmes la cause, en leur faisant remarquer comment ils ont tiré une conséquence inexacte de ce qu'ils savent, faute d'avoir bien observé les faits ou d'en avoir faite une juste application : voilà le point essentiel.

Au sortir d'un entretien semblable, les élèves paraîtront peut-être n'avoir rien appris ; ils ne sauront effectivement rien de ce qui leur permettrait de briller aux yeux d'un examinateur routinier, qui ne sait pas sortir de ses règles de Grammaire ou de ses définitions d'Arithmétique. Mais leur esprit se sera ouvert, leur intelligence aura été exercée, et tous ils auront le sentiment d'avoir appris quelque chose, parce qu'ils se sont rendu compte de ce qu'ils savaient ; ils se le sont approprié en le comprenant mieux et en s'en formant une idée plus exacte. En même temps, ils ont été vivement intéressés, non pas seulement parce qu'ils ont compris, mais encore parce qu'au lieu d'être auditeurs passifs d'une leçon, à laquelle ils auraient assisté, comme d'ordinaire, plutôt de corps que d'esprit, ils y ont joué véritablement un rôle actif, mettant du leur dans tout ce qui s'est dit, et faisant entrer en jeu toutes leurs facultés.

Il n'y a pas d'enfant qui, après une pareille causerie, ne soit plus satisfait de son maître et de lui-même ; de son maître, qui a su l'intéresser, en lui parlant de choses qu'il comprenait, et dont la connaissance lui paraît infiniment plus utile pour lui que des règles le plus souvent inintelligibles ; de lui-même, parce qu'il se rend la justice d'avoir travaillé à sa propre instruction par le travail d'esprit qu'il a fait, et parce que ce travail lui a prouvé, d'un côté, qu'il sait en réalité beaucoup plus de choses qu'il n'en croyait connaître ; et d'un autre côté, qu'en faisant un bon usage de son intelligence il n'est pas aussi difficile d'apprendre qu'il l'avait supposé jusque là.—Extrait du *Journal des Instituteurs*.

L'Intuition.

(CHOSSES PUREMENT INTELLECTUELLES.)

« De l'intuition, beaucoup d'intuition ! » Voilà le précepte que tout bon instituteur doit autant que possible mettre en pratique.

L'intuition est une langue que tout le monde comprend, même les enfants.

C'est donc de cette langue que l'instituteur se servira de préférence à toute autre.

Mais comment s'y prendra-t-on pour mettre de l'intuition dans les choses purement intellectuelles ? On ne peut plus, dans ce cas, prendre les objets pour les placer devant les yeux de l'enfant, les décomposer et les recomposer.

Au premier abord, on est conduit à croire que l'intuition devient impossible. Il n'en est rien pourtant. La tactique change, voilà tout.

On ne sait plus montrer la chose même ; mais on montrera celle qui la produit, ou bien celle qui en est produite. Par la cause, on expliquera l'effet ; par le contenant, le contenu. Pour faire connaître Dieu à l'élève, on lui fera admirer ses œuvres.

On procédera aussi et surtout par comparaison.

La comparaison, en rapprochant deux objets qui se ressemblent par plusieurs côtés ou par un seul, frappe les sens en leur servant de point d'appui, donne de la force et de la clarté au raisonnement, et aide le travail de l'esprit d'une manière prodigieuse.

Dans l'histoire et la géographie, les mobiles de l'intuition seront surtout, pour la première de ces deux branches d'enseignement, les cartes, les sommaires ou canevas, les rapprochements et les comparaisons des époques, des hommes, des faits, etc. ; pour la seconde, les cartes aussi, la formation des groupes de noms géographiques d'après la nature, la situation et la destination des choses que ces noms représentent.